

L'EVADÉ.

Justin Cabriol était étonné de son métier.

Des orangers de fer solide ment fixés à ses courtes bottes, il montait aux arbres, le bachelé se au point et était prêt à se voir attaquer à toute volée les branches qui s'abattaient sur lui pour s'abattre bien dans les herbes avec un bruit de cascade.

Le matin, on l'entendait chanter parmi les feuilles, dans l'azur et dans le vent. Sa cognée jetait des éclairs. L'air se imprimait aux papiers un long balancement, et à l'autre d'un arbre à l'autre comme un écoulement.

Justin Cabriol était un fier gas. Aussi l'annonce de son mariage avec Pauline Courroun ne causa nulle surprise dans le village. La jeune fille semblait un peu fine, il est vrai, pour le travail de la terre, mais le vieux Courroun avait des champs au soleil, des écuries à l'ombre, et bien que Justin Cabriol ne possédât pour tout gage que ses bras et son émonoir, Pauline pourrait, si lui en prenait fantaisie, vivre tranquillement comme une dame, sans rien faire de ses dix doigts.

Secrètement on enviait à Justin Cabriol une telle chance, mais c'était un vaillant et l'on s'acharnait. Le paysan respecte toujours le travail et la force. Pauline méritait bien qu'un brave garçon la consolât d'un passé imprudent et pénible. On rappelait tout bas qu'elle s'était fiancée, jeune encore, à Rataboul, un mauvais sujet qui battait les auberges, courait les foires, comparaisait plus souvent qu'à son tour devant le juge d'instruction et se trouvait présentement sous les verrous.

Le galeat, madré, flairait la dot. Il avait enserolé la petite; mais on ne jouait pas au plus fin avec le père Courroun; au premier mot de mariage, il avait levé la fourche et défendu au drôle de rôdier autour de la ferme. Puis, pour que nul n'en ignorât, il avait conté l'affaire, le dimanche, au sortir de la messe. Or, un soir d'août, vers la minuit, le père Courroun s'éveilla, les yeux colants, la gorge acre. Un vent chaud poussait par la fenêtre ouverte une épaisse fumée. Le gerbier dans le coin, crépissant et fambant, rouge, étalé sur les coteaux proches d'une charité de vin nouveau. Les bêtes ruiaient ou beuglaient dans l'étable. Le tocsin coulait comme une volée de pierres sur le sommeil lourd du village. Et le paysan, dans une stupeur morne, regardait se consumer la paille et l'épi; trois cents gerbes de blé, bon Dieu!... Quand on y pensait!

Tout le monde désigna le coupable: Rataboul. D'ailleurs, Cabriol, qui rentrait de nuit, avait cru le reconnaître sur le chemin de la ferme. Et cinq ans avaient passé de puis cet incendie.

Le premier jardi du mois, Justin Cabriol et Pauline Courroun avaient fait à Gourdon les emplettes de fiançailles: un anneau d'or, des pendants d'oreilles, une châteleine avec un coulant de rubis. On criait merveille au village. Les vieilles gens blâmaient une telle dépendance.

Le mariage se fit dans une chambre de moyeur — une belle armoire à pointe de diamant — d'anciennes monnaies d'Espagne et de France, sur quoi depuis deux ou trois générations l'ombre et le temps déposaient leur rouille et leur patine. Il était bien temps, disaient les jeunes que cette richesse vit le soleil; et les filles assaient qu'à la place de Pauline elles auraient bien fait d'autres folies; et des fiançailles de son, et des chemises de dentelle, et des jupons brodés et de jolis monchoirs, comme en avait la dame du château, plus légers et plus fins que des toiles d'araignées et fleurant bon la "fougère royale". Dans ses petites yeux couleur de noix-sèche, sous les longs cils bruns, Pauline sentait passer une larme heureuse quand ses amies, autour d'elle, menaient leur bavardage. — Je les aurai quand je voudrai, disait-elle, ces broderies et ces batistes, mais pourvu nous les achetent en un jour!

— Sans oublier, ajoutait la plus

malicieuse, qu'il fallait aussi le temps de s'embarasser. Et les petites folles de rire. Chaque soir, au retour du travail, Justin Cabriol passait chez Courroun. Il poussait familièrement la porte entrouverte, et devant la longue table de chêne, tandis que Pauline coupait le tourteau en lames minces pour la soupe du soir. L'odeur des choux montait vers les solives noircies où séchait le tabac, la vapeur embaillait les chaudrons de cuire jaune criblés de feux. Les jeunes gens, après un baiser, se taisaient, heureux de se sentir réunis dans l'intimité de la nuit tombante et de la maison.

Ce soir-là, en silence, ils bâillaient l'avant, graves comme aux semelles et leur pensée suivait le rythme lent, familier, paisible, de la vieille horloge campagnarde, dont le balancier d'émail bleu emportait dans sa course régulière la fantasmagorie du foyer.

Pauline prenait sur le dressoir garni de bûches fraîches assiettes de terre rouge et les ongles d'étain. Elle souriait en surprenant, au passage, le regard du jeune homme. Un instant elle s'arrêta pour regarder la lampe qui crépitait. Ayant pris à deux mains dans un coin la lourde jarre, elle versa l'huile de noix dans le "kalel"; la clarté mourante se releva, à gauche et à droite.

Pauline murmura: — La mèche champignonne, eigne d'eau. Et comme elle rapportait le vase près de la croisée, elle poussa un cri: — Justin, il y a quelqu'un derrière la vitre!

Le jeune homme s'approcha de la fenêtre et l'ouvrit. Il faisait une nuit épaisse à peine trouée par quelques étoiles — un grand silence noir pesait sur les champs.

— Il n'y a personne, dit tranquillement Justin en refermant la croisée d'un coup dont vibra la salle. — Personne! reprit Pauline, la voix inquiète, j'ai vu deux yeux, je t'assure, deux gros yeux mauvais qui me regardaient. — Je te jure. — Ah! par exemple! fit Cabriol en gagnant la porte, tu en aurais le cœur sec.

Mais la jeune fille lui prit le bras. — Ne sors pas, Justin, ne sors pas. — Mais... — Ne sors pas, je t'en prie! J'ai peur... Il arriverait quelque chose. Attends que le père soit revenu de Castellane. Avec le feu, alors, vous ferez le tour des granges pour voir. Mais... pas maintenant!

Elle avait les lèvres pâles. Justin la gronda sur un ton affectueux et l'attira contre lui. Dans la chaleur de cette large poitrine où le cœur battait par coups réguliers et forts, entre ces muscles durs et sous ce baiser, elle s'apaisa doucement. Un sourire passa dans ses larmes et elle murmura: — C'est que nous sommes trop heureux, vois-tu... III

Le vieux Courroun changea les amorces du fusil à piston. — Allons, y a-t-il de sa voix bourrue et joviale, allons y puisqu'il faut te contenter, petite! Pauline alluma une de ces vieilles lanternes qui ont la forme d'une petite maisonnette au toit pointu. Et Cabriol suivit, les deux mains dans les poches. On fit le tour des granges, dans la nuit. On entendait le tintement lointain des grelots de la diligence qui montait la côte de Pontcarra, et dans l'étable le bruissement du foin que les bœufs tiraient du râtelier. La lanterne de Pauline explorait tous les coins, ferait derrière les meules, les piles de bois et projetait parfois, d'un coup brusque, sa lumière en éventail dans les vignes piquetées qui couraient la ferme.

— Tu vois, conclut le père Courroun, tu auras eu peur de la bulette, comme dit Justin. Tu voilà rassurée?... Rentre tranquillement, nous allons faire boire les bêtes... Emporte le fusil. Les deux hommes s'arrêtèrent à l'étable. Pauline traversa rapidement la basse cour dès qu'elle eut ouvert la porte, accueillie par la flamme de l'âtre et le rayon de la lampe, elle se retourna pour pousser le loquet; un homme était devant elle!

— D'une main violente et promptement il étouffa sur la bouche de la jeune fille un cri de frayeur. — Pas de musique, commanda-t-il, et donne-moi ça! Il lui arracha le fusil. Epouvantée, Pauline regarda cet inconnu baillonneux, maigre et noir aux yeux sinistres, qui surgissait de la nuit. Lorsqu'elle put parler, elle demanda: — Que voulez-vous? — Ce que je veux, fit-il avec une aigre insolence, regarde-moi donc un peu mieux... Tu ne me reconnais pas? Il ôta son chapeau; ses che-

veux étaient coupés ras sur un crâne étroit et tourmenté: une crotte rayait sa tempe droite et ses yeux étaient d'un jaune d'eau saumâtre. Il ouvrait un rire moût de lèvres vineuses et de dents noires... Tout à coup Pauline sentit une angouisse folle lui serrer la gorge. Elle tourna dans la salle pour fuir; elle avait reconnu Rataboul!

— Allons! dit celui-ci, je n'ai pas trop changé, tu me remets ça. — Mais... que viens-tu faire ici? hâleta la jeune fille. — Ou m'a écrit que tu te mariais; j'ai voulu venir à la noce... Je me suis évadé!

Evadé! Le mot augmenta la terreur de la jeune fille. Il donnait à ce paysan qu'elle avait aimé autrefois, à ce misérable dont seule peut-être la passion avait été criminelle, je ne sais quel air de menace et quel reluit d'ignominie. Aux assises il avait bien juré de revenir un jour, de se venger. Mais on le savait dans une maison de force. On n'agitait plus guère son souvenir aux vieillards. Pauline l'avait oublié.

Et voici qu'il se dressait devant elle. Que portait-il dans ses yeux mauvais, sinon d'autres crimes? Elle le fixa avec terreur et répliqua: — Tu t'es évadé? — Oui, affirma Rataboul, et ne pense pas me dénoncer. Je te tuerai plutôt, toi — et les autres. Tu dis qu'ils vont revenir de la grange, mais songe qu'un premier geste, au premier mot je les étends comme des chiens. Ton père? Cabriol!... Mais ce sont eux qui m'ont chargé à l'audience! Tu comprends pourquoi je suis là maintenant? Je suis le premier à qui tu aies dit que tu l'aimais. Ten s'en souviens-tu?

Un peu de mollesse avait passé dans sa voix, mais il reprit bientôt rudement: — Je ne veux pas que tu te maries avec "l'émoudeux"! Tu le congédieras, tu m'entends? Tu es la tuerai, à ton choix!... Tu es chargé de faire savoir à Justin Cabriol, quand je le jugerai bon, que s'il n'épouse pas Pauline Courroun, — ma promise, — c'est que je ne le veux pas. Je loge dans la cabane de la vigne, près du bois. Si je suis dénuqué on m'a tué, si tu es dénuqué on m'a tué, si tu es dénuqué on m'a tué, si tu es dénuqué on m'a tué.

Des bruits de sabots venaient de la cour... Il disparut. — Qui est venu? dit un instant après le vieux Courroun. Pauline, tremblante, feignit de ne point entendre la question. — Qui est venu? reprit le vieux. — Mais... personne... Ce n'est pas vous qui êtes entré? — Comment, tu n'as rien vu, véritablement, petite? — Non, dit-elle en affirmant la voix.

— Eh bien! le diable m'emporte, j'ai vu quelqu'un moi. — Allons bon! vous aussi, fit tranquillement Cabriol qui se préparait à souffler la lanterne. Courroun l'arrêta d'un geste, fit d'un regard le tour de la cuisine. — Où est le fusil? — Près de la porte, répondit Pauline qui bouclait les ongles et les assiettes et cherchait dans le bruit un peu d'assurance. — Tonnerre! s'écria Courroun, on nous a volé le fusil! Et il s'élança dans la nuit comme un fou.

IV Des jours passèrent contrainctes et douloureux. Aux impatientes de Cabriol, Pauline, ébarrassée, répondait qu'il ne fallait point se mettre en ménage à trois — en comptant la maladie. Il est vrai que, depuis le soir où Rataboul lui était apparu, la jeune fille dormait mal, mangé à peine; elle portait, au lieu de ses couleurs ponceuses et de ses yeux nets, de la pâleur au front et des cernes aux paupières.

Le vieux Courroun regrettait, disait-il, d'avoir exagéré les choses. Au fond il était convaincu qu'un chemin de fer lui avait volé son fusil pendant que Pauline, le dos tourné, attendait le feu. Il affectait de prendre en riant l'aventure, voyait que sa fille en était affligée à huit jours de distance, mais il avait, sans rien dire, acheté un "Lefancheux" qu'il tenait toujours chargé de gros plomb près de son lit. — C'est dit, dit-il, l'arme de mon neveu; il me la confiée en attendant qu'il vienne pour les ca-

rdons sauvages. Il lui tardait que sa fille fût mariée. Cabriol habitait à la ferme et Pauline, après de son mari, obéissait cette effroyable peur. Il s'était aussi procuré un chien, un "labrit" de haute taille, à l'oreille fine, bargeux, méchant, avec des crocs siigus qui pointaient de la gueule violâtre... — Allons, disait-il avec bonne humeur, il faut songer à faire venir au maire et au curé, petite. — Espérons un peu, répondait Pauline, je veux être gaillarde, ce jour-là.

Et dès qu'elle avait un moment de solitude, elle restait dans un coin, tremblante, les yeux secs, sans pouvoir pleurer. Elle songeait obstinément à Rataboul, à ses menaces, — aux regards jaunes qu'elle redoutait de voir s'allumer contre la vitre. Il fallait qu'elle s'éloignât, qu'elle découragât Justin; mais le cœur lui manquait.

Lorsque le jeune homme venait, elle avait pour lui un pâle sourire navré, déclinant, et le malheureux se demandait quel mal soudain et secret lui causait ce point sa hancée. Parfois elle imaginait mille ruses pour égarer Justin — le sauver; elle les oubliait toutes devant lui.

Un jour, elle avait voulu courir à la gendarmerie dénoncer Rataboul. On commençait à parler de son évadement dans le pays, et cette rumeur redait augérisante... mais elle craignait qu'il n'y eût avant l'arrestation un cadavre devant sa porte!... Comment cela finirait-il, mon Dieu!

Par moment, elle grelottait de fièvre et d'horreur. Autour d'elle, de son père, autour de Justin, elle sentait une surveillance invisible, étroite, terrible. Les choses la regardaient; le moindre bruit lui servait de cœur. Lorsque Justin Cabriol, le soir, quittait la ferme, elle dirigeait sur lui, aussi loin qu'elle le pouvait, jusqu'aux premières maisons du village, la clarté de la lanterne comme si ce faisceau de lumière l'accompagnait dans nuit le protégeait, le rendait invulnérable.

— Quelques sonches torse achevaient de se consumer dans l'âtre. Un vent froid sifflait aux serrures et faisait grelotter le loquet. Le soir emplissait les Combès... On entendait très loin, bousculés par la rafale, comme une plainte, les sons étouffés d'un angeles.

Pauline, les pieds aux chenets, attendait son père et Cabriol qui travaillaient de compagnie dans le bois des Gardes, devers Cazals. Ses yeux allaient de la porte que fermait en diagonale une barre de fer, aux contre-vieux solidement clos. Elle se faisait petite; les mille menus bruits de silence retentissaient soudainement dans son cerveau. Cette porte allait-elle éclater sous un coup de hache ou tout simplement et d'une manière plus terrible encore, quelqu'un ne se leverait-il point d'un coin obscur? On apprend d'habitude les années de prison plus d'un moyen pour pénétrer dans les fermes, la nuit! Mais elle devait se tranquilliser; elle ne se marierait pas; Justin n'était donc plus menacé.

Tout était calme en réalité autour de la maison. Le chien ne veillait ni pas, sur sa botte de paille, près du seuil? Soudain le "labrit" aboya; on entendit la voix forte de Justin. Pauline ouvrit, heureuse. Cabriol entra; le père vint ensuite; il menait un air de contentement singulier. Il embrassa Pauline, s'assit, soupira.

— Je puis bien vous le dire maintenant commença-t-il, en se penchant vers la jeune fille, la petite ne s'était point trompée, moi non plus. Il y avait quelqu'un par ici; Rataboul! C'est lui qui m'a volé mon fusil, je n'en doute plus. Mais nous pouvons être sans crainte; à cette heure on le mène à l'ombre. Le vieux Barbaillé vient de me dire ça. Il avait surpris Rataboul — sans que celui-ci s'en doutât — il y a deux ou trois jours et il a fait signe au brigadier de Salviauc.

Pauline s'était dressée toute pâle. Elle avait écouté son père avec stupeur. Les derniers mots l'affolèrent. Ainsi le meurtrier allait être comploté et il était trop tard pour rien empêcher. C'était horrible! Ah! que n'avait-elle eu le courage de parler!

— Mais, insista le père Courroun qu'effroyaient les yeux étrangement fixés de son enfant, je t'assure qu'il est entre quatre gendarmes! A ce moment même des éclats partirent de la vigne. Le "labrit" avait été comme un trait... Cabriol qui était près de la porte courut au bruit. — A l'aide! arrêta-t-il! Pauline n'eut pas la force de jeter un cri. Elle murmura d'un air égaré: — Il s'est échappé, il est... Elle serra sa poitrine à deux mains et la chambre tourna vertigineusement devant ses yeux.

Dans l'air noir retentirent des sordes foulées, des abois, des claquemets de branches rompues, et tout à coup, nette et violente, une détonation éclata. — Mon fusil! s'écria le vieux Courroun, reconnaissant le bruit familier de son arme. Pauline poussa un cri déchirant et sanglota. — Il me l'a tué, père; il me l'a tué... Courroun avait sauté sur son Lefancheux. Debout, devant le seuil, il éprouait. Son œil de paysan traquait l'obscurité. Il aperçut le bandit, ceru par les gendarmes et le chien aux chaus-

ses qui visait une seconde fois Cabriol. — Un coup partit — avec un bruit de fahlanterie et de vitrailles. Lorsque Pauline revint à elle, ce fut dans les bras de Justin. Très ému, il souriait, et son sourire coula dans l'âme de sa fiancée comme le premier rayon d'un jour nouveau, d'une vie délivrée. Le vieux Courroun, qui entra, se passa lentement la main sur le front, parut en chasser un mauvais rêve et dit à mi-voix: — Justice est faite!... V

Le Coiffeur DE Chateaubriand

Carnavalet vient de recevoir un tableau exécuté avec les cheveux de Chateaubriand. L'auteur de cette œuvre est le coiffeur de l'écrivain, M. Pâques. Sur l'origine de ce rare objet, on n'a point d'information. Une lettre de Béranger atteste que le bon M. Pâques était incapable de mentir.

L'attestation est précieuse. Nous pourrions encore, pour être sûr, ajouter quelques traits à ceux qui ont fortifié la religion de M. Georges Cain en lui disant et qui fut M. Pâques — ce que, sans doute, il n'ignore pas — et dans quelles circonstances fut exécuté le tableau qui, désormais, figurera dans ses collections.

Ce fut en 1810 que M. Pâques, qui avait accompli quelques années de captivité, devint le coiffeur attitré de Chateaubriand, lequel demeura, comme on sait, au 112 de la rue du Bac. Il donnait, à cet artiste, 30 fr. par mois, plus 10 fr. à sa fête et 10 fr. au jour de l'An.

M. Pâques résidait sur place, dans le cabinet de travail qui servait aussi de chambre à coucher à l'écrivain. M. de Chateaubriand, petit et nerveux, vêtu d'une redingote fatiguée, élevée à la dignité de robe de chambre, et qui portait sur ses revers, les traces évidentes de ses goûts du matin: le chapeau au bras, s'installait dans un vaste fauteuil, en toute saison, après d'un bon café; il était flegme. Dans la bonnetière, l'eau chauffait devant les bûches, en chantant. M. de Chateaubriand était avec son barbier familier et joyeux. A son arrivée, son visage s'épanouissait. Il aimait la gazette de dehors qui traitait avec le rasoir; il mettait tout de suite M. Pâques sur le chapitre des anecdotes. Celui-ci, qui l'avait fait friser, en avait fait provision; en manquant-il, qu'il en inventait. Mme de Chateaubriand survenait parfois et faisait, en faveur du barbier, fléchir sa fronde.

— Eh bien, ami, demandait-elle à son mari, que racontes-tu aujourd'hui M. Pâques; quelle nouvelle t'a-t-il apportée? Et l'écrivain répétait, en riant, les fariboles du loquet rasoir.

Nous tenons ces détails de M. Pâques lui-même; il les a consignés dans quelques feuillets qui sont la fortune de ses descendants et leur orgueil. Nous savons ainsi que, chaque après-midi, vers une heure, le menton frêle, M. de Chateaubriand allait chez Mme Récamier. M. Pâques n'en pouvait douter, car son zèle ardent lui valait l'honneur de la servir assés. C'était M. Pâques qui ajustait ses papillotes. Pendant ce temps, elle lui parlait de Chateaubriand. Il constatait, en écoutant, qu'elle avait dit être jolie et qu'elle était restée très spirituelle. Ce fut lui qui la renseigna pendant la dernière maladie de l'écrivain. — Comment l'avez-vous trouvée? demandait-elle anxieuse. M. Pâques ne pouvait épargner ce cœur sensible: "Mieux, madame", répondait-il invariablement. Mais, tout de même, les papillotes s'agitaient, tant le petit corps de la pauvre dame était secoué de frissons.

M. Pâques nous a laissé un récit de la mort de son client: c'est une manière de tableau en cheveux qui ou veut un autre: — "Ce que tout le monde redoutait arriva. Chateaubriand, usé par la maladie, rendit son âme à Dieu. Je fus témoin de sa dernière agonie. Sept personnes étaient présentes. Il y eut, au moment suprême, une scène déchirante. Mme Récamier se précipita sur le corps, déjà refroidi, de l'homme illustre qui nous quittait et d'une voix que brisait la douleur, elle l'appela par son nom. Hâlas! personne ne répondit. La mort est impitoyable. — "La pauvre femme n'ayant plus ni force, ni courage, me pria de couper pour elle une mèche de cheveux du défunt. J'en pris plusieurs que je distribuai aux personnes présentes. Béranger gagna du nombre, ainsi que l'abbé Deguerry, depuis curé de la Madeleine. Le lendemain Chateaubriand fut embaumé. Je revie cette chambre où chaque matin, je travaillais galement avec lui. Quel changement! Quelle tristesse! Il était là, immobile, dormant du sommeil éternel, sur un petit lit blanc, bien simple, dont quatre montants en fer soutenaient le baldachin, vêtu d'un surplis blanc, les mains couvertes de gants de même couleur, et la tête couffée. Son visage avait ce calme et cette douce expression qui n'appartiennent qu'à celui du juste. L'air d'un ange plaçait sur lui. — Le silence était profond, solennel. Au chevet du lit, un prêtre agenouillé était en prières. Quatre cierges brûlaient et projetaient sur le trépassé une lumière vacillante.

La bouche qui dictait les Mémoires d'outre-tombe était fermée pour toujours; un voile noir couvrait la table sur laquelle on le félicitait. Les papiers et les livres dont elle était encore chargée la veille avaient disparu. A leur place, s'étaient les plaques de l'ordre du Saint-Esprit, toutes les croix et tous les rubans dont cette poignée d'argile qui s'appelait Chateaubriand, avait été honorée.

— "Le jetaient leur dernier éclat: le rôle des hochets est fini quand l'immortalité commence. — "Le service religieux eut lieu à l'église des Missions Etrangères. J'y pris place au milieu des amis les plus intimes. Après l'épocote, je reçus le gonflon pour jeter l'eau bénite de la main d'Alexandre Dumas et je le passai à mon tour à Béranger, qui me suivait en pleurant. — Plus tard, la famille mit M. Pâques en possession des ustensiles qui lui avaient servi: la sabote de bois, le blaïreau, le dernier morceau de savon — il existe toujours. C'était un homme indolent que M. Pâques; il se fit donner une pièce attestant l'origine de ces objets. Il fit légaliser la signature avec l'assistance de témoins devant le maire du dixième arrondissement le 24 octobre 1848.

La lettre de Béranger, que produit Carnavalet, n'a pas de rapport avec le tableau en cheveux qui entre dans ses collections. Voici ce qu'en a dit M. Pâques: — "Tenant beaucoup à mettre de plus en plus à l'abri de soupçon de fraude les ustensiles de barbe de mon illustre client, quitte ma joie et mon orgueil, j'écrivis à Béranger, qui les avait vu souvent, pour le prier de vouloir bien certifier leur origine. — C'est ainsi que Béranger écrivit la lettre que j'ai déposée, depuis quelques jours, Carnavalet. "Votre probité, dit le chansonnier au coiffeur, répugnerait à présenter, comme venant de lui, des objets qui n'aurait pas appartenu à son service. — Avec les cheveux qu'il avait recueillis alors qu'il les lui avait offerts, l'original barbier composa deux tableaux: l'un représentant le tableau du Grand-Bé l'autre la chambre No. 7 de l'hôtel de France, où Chateaubriand est né. Pour être plus exact, il fit exprès un voyage à Saint-Malo, relevant sur place l'aspect et la topographie des lieux, afin de ne rien livrer à la fantaisie. Il eut la fâcheuse idée d'envoyer ces deux chefs-d'œuvre à une exposition à New York. Le tableau représentant le Grand-Bé fut brisé. Il ne lui restait que le second, représentant la chambre No. 7. C'est celui qui vient d'entrer à Carnavalet. Il disait de ce tableau: — "Il est unique en son genre. Beaucoup d'offres s'adressèrent à moi, mais je refusai toutes. J'ai même refusé de le céder. Je suis prêt à l'offrir à la satisfaction de ma passion pour le beau et un précieux souvenir de mon illustre client."

M. Pâques, avant de mourir, a pris une héroïque décision. Il a écrit de sa main sa chère relique, qu'il a déposée dans le musée de Paris, portera à la postérité un nom qui sera un peu tiré par les cheveux, mais quelle gloire, — si vous considérez que ce sont les cheveux de Chateaubriand!

Le château de Robert le Diable. Dans les ruines du château séculaire du légendaire duc normand cher à Scribe et à Meyerbeer sont pratiqués actuellement des fouilles et des travaux de consolidation dirigés un peu mystérieusement par le propriétaire actuel, M. Covert.

Un centenaire qu'on pourrait célébrer cette année, c'est celui du rail. Le rail, en effet, date de 1804. Il fut inventé par Vivian et Trevithick, deux mécaniciens du pays de Galles. Il était primitivement en fer, et la différence. D'après l'essai de modestes mécaniciens, le rail a fait son chemin et l'on peut dire qu'il a conquis le monde et la renommée.

Cependant, n'oublions pas qu'on est toujours le fils de quelqu'un et que les rails ont un ancêtre dans les chemins à bandes de bois que, pour soulager les animaux de trait, on installa, vers le milieu du dix-huitième siècle dernier, dans certaines mines d'Allemagne.

Absolute neutralité. Washington, 5 mars. — Au cours de la discussion du budget de la marine, aujourd'hui, une allusion a été faite aux intérêts communs des Etats-Unis avec le Japon et l'Angleterre contre la Russie. M. Hale a dit qu'il ne voulait pas laisser passer cette déclaration sans protester, et dire que l'attitude des Etats-Unis, comme l'a affirmé et déclaré le département d'état, est une attitude d'absolute neutralité.

DEPECHEs Télégraphiques

Le bombardement de Port-Arthur.

New York, 5 mars. — Les Japonais ont bombardé Port-Arthur pendant trois jours, d'après une dépêche de Tien Tsin au "Herald" à huit heures et demie ce matin. L'attaque a continué à intervalles, lundi, mardi et mercredi. Les navires japonais attaquant la ville étaient précédemment à une distance de neuf milles et trois quarts des forts, mais ils se sont rapprochés et n'étaient plus en dernier lieu qu'à quatre milles trois quarts.

Dans les eaux du nord du Japon. Tokio, Japon, 5 mars. — Un vapeur autrichien arrivé de Vladivostok à Hakodate rapporte que l'escadre russe a quitté Vladivostok le 29 février. On présume qu'elle croise dans les eaux du nord dans l'espoir de capturer des navires marchands japonais. Un autre rapport dit que deux navires de guerre russes ont été aperçus au large de la baie d'Usu lie.

Des avis de Hakodate ne mentionnent aucune attaque sur les ports du nord. Le vapeur Ekaterinoslav, de la flotte volontaire de transports russes, qui avait été équipé en croiseur auxiliaire, le vapeur Mandchourie, de la compagnie du chemin de fer Oriental Chinois, le schooner Sapper et la chaloupe à vapeur Ulid ont été décapés prises de guerre par la cour marine de Suïco.

Le déclin de la cour est sujette à l'appel dans un délai de trente jours. Arrêtation de "Pédellars" coréens. Séoul, Corée, 5 mars. — On a rapporté que vingt membres de la bande des "Pédellars" avaient fait le serment de fuir tous les fonctionnaires en faveur d'une alliance avec le Japon, et le ministre du Japon, apprenant ce fait, a promptement prévenu le gouverneur coréen que s'il n'arrivait pas les conscripteurs les fonctionnaires japonais s'en chargeraient.

En conséquence quatre des leaders des "Pédellars" viennent d'être arrêtés. Le cabinet a décidé aujourd'hui de trouver le chemin de fer entre Yongnampho et Wiju. A toutes les mines d'or exploitées par des mines le travail est suspendu, et il ne sera pas repris avant la reconstruction du gouvernement.

Une canonnière anglaise est arrivée à Chemulpo, avec les réfugiés allemands de Hong-Chou.

Le gouverneur Odell. New York, 5 mars. — Déclarant aujourd'hui qu'il souffrait d'un rhume et d'un mal de gorge le gouverneur Odell a renoncé à son voyage projeté à Washington pour conférer avec le président Roosevelt, et il est retourné à Albany, se retirant ainsi des rangs des candidats à la présidence du comité national républicain. Il a déclaré que la politique n'avait pas d'attrait pour lui et qu'il n'accepterait pas la présidence du comité national si elle lui était offerte. "Sur un plateau d'argent."

Rien n'est encore décidé à cet égard, a dit le gouverneur Odell.

Mastodonte détérré. Seattle, Wash., 5 mars. — La forme complète d'un mastodonte a été découverte à Hillside, sur la crête Quartz, d'après une dépêche de Dawson, Alaska, au "Post-Intelligencer". Elle était sous 25 pieds de terre quand on l'a trouvée et il a fallu se servir d'une machine à vapeur à régler pour déterrer l'immense animal.

Son poil et sa peau sont parfaitement conservés bien que la chair soit quelque peu décomposée. Les défenses qui sont encore attachées au crâne sont en bon état.

Défiances endormies. New York, 5 mars. — On semble croire dans les cercles diplomatiques, dit une dépêche de Berlin au "Herald", que la situation dans les Balkans s'améliore et que les défiances des puissances, qui avaient été éveillées par le rapport de l'armement des Bulgares ont été calmées par les assurances du gouvernement de Sofia.

Gardes chez vous et à votre bureau et emportez quand vous voyagez une bouteille de Lintiment Siamais cas de besoin. C'est le plus fameux antiseptique au monde. Peut être employé pour plus de maux différents et d'accidents qu'aucun autre remède vendu jus-